

Autre chose : l'usage des cadeaux de Pâques s'est maintenant généralisé. Ce ne sont plus, comme pour Noël et les étrennes, des objets d'un prix élevé, mais un bijou gentil et simple : une boucle de ceinture, une garniture de boutons pour chemisette, une bourse, une chaîne-sautoir, ou encore un objet de toilette en rapport avec la saison qui vient : un tour-de-cou, un en-cas élégant, par exemple.

Dans les magasins de « la Pensée », 5, faubourg Saint-Honoré, s'ouvre aujourd'hui une exposition de ces mille riens toujours si appréciés des dames et des jeunes filles.

J'examinerai avec soin les plus jolies toilettes de dimanche, et aussi celles de l'inauguration de l'Exposition.

J'espère que la moisson de notes sera fructueuse pour mon prochain *Courrier*. A jeudi donc, chères lectrices.

Claire de Chancenay.

## LES THEATRES

**Opéra-Comique :** *Le Juif polonais*, conte populaire d'Alsace, en trois actes et six tableaux, d'après Erckmann-Chatrian, poème de MM. Henri Cain et P.-B. Gheusi, musique de M. Camille Erlanger.

M. Camille Erlanger est un des compositeurs les plus richement, les plus fortement doués de la jeune école française. Elève de notre Conservatoire, prix de Rome, il sut, son éducation artistique achevée, s'affranchir des tyrannies de la routine, de la formule et de la convention. Il produisit donc librement et la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, *Kermaria* marquèrent les premières étapes d'une route très heureusement ouverte. Gustave Flaubert lui inspira d'abord une partition de concert compacte, colorée, expressive et vigoureuse qui, d'emblée, lui valut l'estime des gens de goût. Son second ouvrage, ouvrage de théâtre, celui-là, témoignait d'un sens poétique, d'une ingéniosité mélodique, d'une faculté d'évocation qui échappèrent absolument à la foule mais qui nous apparurent comme autant de belles promesses pour l'avenir.

Ces promesses, M. Erlanger les a tenues en grande partie dans *Le Juif polonais*, que l'Opéra-Comique a représenté hier avec succès.

On connaît la pièce d'Erckmann-Chatrian dont Talien à Cluny, Taillade à l'Ambigu, Dumaine à la Gaité, Paulin Ménier à la Porte-Saint-Martin, M. Got à la Comédie jouèrent le rôle principal. N'étant que la mise en scène d'un fait divers, ne généralisant pas les sentiments qui animent ses personnages, il ne semblait point qu'elle fût musicale. Cependant, aidé de ses librettistes, MM. Cain et Gheusi, et aussi, il faut le dire hautement, de son directeur, M. Albert Carré, dont on va voir, tout à l'heure, la part de collaboration, M. Erlanger y a trouvé l'action cachée sans laquelle la musique n'est dans un drame qu'inutilité, gêne et péril.

Cette action cachée, que seul le langage des sons peut expliquer, se passe dans l'âme de Mathis, l'assassin que l'on croit honnête homme. Elle naît, se développe et se dénoue par l'effet du remords progressant. Et je suis sûr — j'en ai eu maintes preuves au cours de la soirée — que M. Camille Erlanger eût donné une bien autre ampleur à cette action, s'il n'avait été obligé d'adapter sa symphonie, sa déclamation à la mesure du tempérament, des moyens de l'interprète pour qui l'œuvre fut faite.

Ne séparons donc pas la partition du poème qui, j'ai plaisir à le constater, est entièrement écrit en prose, prose tantôt libre, tantôt rythmée. Suivons les auteurs et écoutons-les.

Un bref et frissonnant prélude dit l'apprêt cinglant de l'hiver. Dans une salle d'auberge alsacienne, Catherine, la nuit, tandis que rétentissent au dehors les cantiques et carillons de Noël, attend Mathis, son mari, en devisant avec Walter, le garde forestier, et Nickel, le médecin. Elle va marier sa fille Suzel à Christian, le brigadier de gendarmerie, et permet aux deux jeunes gens de causer gentiment ensemble, assis devant le grand poêle. Le musicien a traité de façon charmante cette scène intime, dessinant en traits légers et précis le caractère de ses différents personnages, donnant bien, par des thèmes populaires mêlés aux siens, par la couleur de son instrumentation, l'idée du pays où le drame va se passer. Le meurtre mystérieux du juif polonais, meurtre datant de quinze ans et resté impuni, est aussi remarquablement raconté. Mathis revient de voyage et, préoccupé, se met à souper. Il a vu, là où il était, un songeur qui endormait les gens et les confessait. Sa tendresse pour Suzel lui fait oublier un instant l'effroi

qu'il en garde. Mais la voix du veilleur de nuit, s'élevant au loin, dans la campagne, le rejette en son rêve d'inquiétude. Des grelots tintent. Un traîneau s'approche. La porte s'ouvre. Un juif polonais paraît sur le seuil et prononce les mêmes mots que celui de jadis. S'étant retourné, tremblant, terrifié, Mathis l'aperçoit, pousse un cri et roule à terre.

Comme on voit, ce premier acte est pareil à celui de la pièce d'Erckmann-Chatrian. M. Erlanger a su le mettre dans une atmosphère sonore qui en augmente singulièrement l'intérêt. J'en trouve la musique fort réussie.

C'est dans le second que le remords commence à agir. La noce de Suzel se prépare et, au milieu des chansons et des danses, en la floraison du printemps nouveau croît l'angoisse de l'assassin. C'est là que le rôle principal, à mon avis, eût gagné à être débarrassé de certains hors-d'œuvre et à être, en même temps, élargi dans l'extrême puissance. Mathis y murmure avec sa femme, en pensant à ses futurs petits-enfants, un duo doucement attendri qui est la chose du monde la plus délicieuse et la moins en situation que je connaisse. M. Camille Erlanger ne se rappelait-il donc pas, en écrivant ce morceau trop exquis, la note tragique des altos qui, dans *Iphigénie*, donne un démenti si formel aux paroles du malheureux Oreste : « Le calme rentre en mon cœur ? » Deux inspirations à ce point jolies ne se trouvent pas coup sur coup. La scène qui suit, scène d'amour entre Suzel et Christian, est contournée et, j'en suis bien étonné, banale. Pendant que les jeunes gens et Catherine sont à l'église, le père, resté seul, compte l'argent de la dot de sa fille et, le tintement de rêve des grelots aidant, le voici encore en proie au souvenir du crime et du vol. De toute nécessité, il fallait que ce monologue fût enveloppé d'orchestre, que la peur, la douleur, le désespoir y fussent exprimés en un cri suprême de la voix et des instruments. Ce cri n'y est pas et je me garde de croire M. Erlanger incapable de le pousser. L'acte, arrêté un instant dans son logique mouvement musical, finit de manière très brillante par le Lauterbach alsacien joyeusement arrangé, chanté et sauté. Mathis le danse comme un halluciné, n'entend que les grelots qui tintent en son imagination. C'est d'un grand effet.

Jusqu'à là, les décors, ingénieux, amusants et charmants, avaient tenu dans l'œuvre la place que l'on a l'habitude de leur voir occuper. — Le deuxième, gai, ensoleillé, curieusement planté, est une merveille. — Maintenant, ils seront le drame lui-même. Mathis, couché dans sa chambre, a, sous un rayon de lune passant à travers les persiennes, un horrible cauchemar qui se matérialise. Une ombre grisâtre se glisse auprès de son lit. C'est le juif polonais dont la tête tout à coup devient verte et lumineuse. De blêmes fantômes grouillent, appelant : « Mathis ! Mathis ! » montrant un gibet où se balance un pendu. Puis, dans une demi-obscurité, apparaît le Tribunal. L'accusé nie son crime, mais on appelle le Songeur et celui-ci sort un instant de la nuit noire et y retourne, mais sa main sa main seule reste, effrayante blancheur, au-dessus du crâne de l'assassin. Et la scène du meurtre se reconstitue en la campagne couverte de neige éblouissante. Des grelots tintent. Un traîneau s'approche. Mathis s'élançe, frappé, et il charge le cadavre sur ses épaules. De nouveau, c'est le Tribunal. Un fleuve de sang coule où le misérable se noie. Et quand, le jour étant revenu, les gens de la noce pénètrent en sa chambre, ils le trouvent mort, tué par l'apoplexie.

Rien que l'extraordinaire mise en scène de ce dernier acte suffirait à sa réussite. Je me hâte d'ajouter que la musique y contribue grandement. Familière, délicatement symphonique, discrètement pittoresque, dès le début de la pièce, point mièvre, ayant, au contraire, un rude et bon parfum de nature — j'avoue ma préférence pour celle du premier tableau — tumultueuse ensuite, gardant, malgré son abandon voulu, malgré ses recherches de l'effet, ce qu'il faut de la poésie du pays qu'elle décrit, elle se fait ici, après un beau prélude tragique et sombre, la servante docile et adroite du drame, l'accompagnant avec une simplicité souvent saisissante, en marquant, non sans éloquence, les diverses péripéties. Au résumé, M. Camille Erlanger, qui a déjà remporté des succès d'art aura, cette fois encore, en dépit des quelques faiblesses que j'ai signalées, mieux qu'un succès de public. *Le Juif polonais* dont, selon les goûts de telle ou telle personne, on aimera plus ou moins telle ou telle partie, est digne

de ce remarquable compositeur et comptera dans son œuvre.

M. Victor Maurel, on le devine, joue le rôle principal avec autorité, et aussi avec les allures, les traditions de l'époque, de l'école auxquelles il appartient. A l'Opéra-Comique, tout est en train de se transformer. Des partitions de vérité arrivent qui exigent de leurs interprètes un effort nouveau vers l'idéal nouveau qu'elles cherchent à exprimer. Dans ce théâtre, la mise en scène, devient absolument réaliste, supprimant enfin le meuble peint sur la toile, le rang d'oignon, créant de la vie, le geste, l'attitude des acteurs se rapportent bien exactement à la condition sociale, au costume des êtres que ces acteurs représentent. (Rappelez-vous, dans *Louise*, l'admirable Fugère.) C'est pourquoi j'apprécie tant le grand talent simple et naturel de Mlle Guiraudon, talent de chanteuse dont témoigne une voix saine et franche, supérieurement conduite ; talent d'artiste qui se manifeste dans le moindre détail de comédie. On lui a redemandé, d'acclamation, le Lauterbach alsacien qu'elle dit de la façon la plus spirituelle, la plus fine et la plus jolie. Les autres rôles sont bien tenus. Mlle Gerville donne habilement la réplique à M. Maurel dans l'attendrissant duo du second acte. M. Clément prête ses meilleures notes au gendarme Christian. MM. Vieuille et Carbonne dessinent, non sans adresse, leurs personnages : Walter, le garde forestier, et Nickel, le médecin. La partie chorale, très importante, est mise naturellement en valeur par M. Henri Carré, et l'orchestre, sous la direction de M. Luigini, exécute légèrement, fermement, gaîment, dramatiquement la musique de M. Erlanger.

Alfred Bruneau.

## LA SOIREE

M. Albert Carré, qui nous donnait tout récemment, avec *Louise*, une si pittoresque et si fidèle reproduction de Montmartre, du Montmartre ultra-parisien que nous avons tous les jours sous les yeux, nous a rendu, dans *Le Juif polonais*, avec le même souci de l'exactitude, la même scrupuleuse vérité, et la chère Alsace, l'Alsace lointaine où il nous est, hélas ! bien moins facile d'aller. Et l'on peut deviner avec quel amour et quelle piété le directeur de l'Opéra-Comique a monté son nouveau spectacle, si l'on songe qu'il est lui-même Alsacien, et qu'il devait naturellement tenir à présenter au public parisien son pays d'origine sous la plus séduisante couleur.

— En montrant l'Alsace telle qu'elle est, nous disait-il, je suis sûr de la faire regretter davantage encore.

Et c'est bien l'Alsace, en effet, qu'avec l'aide de ses distingués et dévoués collaborateurs, MM. Jusseume et Bianchini, M. Albert Carré a évoquée hier soir à nos yeux. Le décor, les costumes, les meubles, les moindres accessoires, tout nous parlait de la chère absente, et lorsque la toile se leva sur le délicieux paysage vosgien du deuxième acte, je vis, dans la baignoire où elle se dissimulait, une Alsacienne qui porte un nom illustre, la veuve d'un de nos hommes politiques les plus célèbres, qui, furtivement, s'essuyait les yeux.

Car le patriotisme, ici, ne cherche pas les gros effets ni les coups de tam-tam. Dans le joli livret de MM. Henri Cain et Gheusi, comme du reste dans le roman d'Erckmann-Chatrian, l'émotion découle des situations mêmes, de tout petits tableaux discrets et éloquents comme celui où, dans le fond du décor, on voit passer, au bras d'une Alsacienne, un petit soldat français en pantalon rouge.

— On dirait un Détaillé ! m'écriai-je.  
— Parbleu ! répondit Carré, c'est lui qui l'a dessiné.

A la fin du deuxième acte, la valse du Lauterbach se chante et se danse selon la pure tradition alsacienne, et les cadeaux offerts aux fiancés sont conformes aux vieux usages de là-bas, et ont été, pour la plupart, achetés dans le pays, ainsi que la vaisselle et la nappe rouge du premier acte qui viennent d'Obernai. C'est non loin de là, dans le petit village de Saint-Léonard que demeure Spindler, le peintre alsacien, qui a aidé de ses précieux conseils le metteur en scène de *Le Juif polonais*, et lui a libéralement ouvert sa collection de vieux costumes, d'images et de tableaux.

Il était là, hier soir, dans la loge d'Albert Carré, applaudissant, comme tout le monde, le livret, la musique et la mise en scène, et son étonnement a dû être grand, en sortant de l'Opéra-Comique, de se retrouver sur le boulevard des Italiens, au milieu de la foule et des lumières, car il s'était un moment figuré qu'il venait de passer sa soirée dans sa jolie vallée de Barr, que couronne, sur un coteau vert, la double tour du vieux château d'Andlau.

Dieu sait pourtant s'il faut s'ingénier et accomplir de véritables tours de force pour tirer parti de cette scène de l'Opéra-Comique, où l'emplacement des coulisses est plus étroit et plus resserré que dans le plus petit de nos cafés-concerts. C'est par des miracles d'habileté et de patience qu'Albert Carré est parvenu à réaliser d'une façon saisissante le rêve de Mathis, si magistralement interprété par Maurel, et dont l'effet eût été bien plus considérable encore en un cadre plus étendu et mieux approprié.